

TRADUCTION FRANÇAISE DES POESIES:
D'OIHENART.

Traduction française des poésies: d'Oihenart:

«La jeunesse d'Oihenart en vers basques».

par René LAFON

L'interprétation des Poésies d'Oihenart présente de nombreuses difficultés, dues non seulement au vocabulaire et à la morphologie, sans parler de l'orthographe, mais surtout à la syntaxe: constructions non usuelles, ordre des mots insolite. Je me suis efforcé de les surmonter en utilisant le vocabulaire qu'Oihenart a placé lui-même à la fin de son livre, la traduction qu'il a donnée des proverbes qu'il a recueillis, et la connaissance que je peux avoir de la langue des XVI^e et XVII^e siècles.

L'édition des Proverbes et des Poésies d'Oihenart, avec traduction française, publiée par Francisque-Michel (2^e, 1847), a rendu beaucoup de services. Mais elle contient des fautes. La traduction des Poésies, qui est due à Archu, laisse fort à désirer. Elle est la plupart du temps loin du texte, et n'a même parfois aucun rapport avec lui; elle est très souvent erronée. Archu connaissait mal la vieille langue basque, et il n'a même pas tenu compte du Vocabulaire composé par Oihenart pour les lecteurs de ses Poésies. Je me suis servi du beau facsimilé photographique de l'édition originale (1657) qui a paru en 1936 à Tolosa chez López Mendizabal (reproduction de l'exemplaire de la Biblio-

thèque Nationale de Paris), et, en outre, du précieux exemplaire de l'édition originale qui est conservé à la Bibliothèque municipale de Bayonne (cf. Vinson, *Bibliographie de la langue basque*, n° 26 a, p. 99-106) et que j'ai étudié sur place. Je publierai ultérieurement des notes où je m'efforcerai d'éclaircir, dans la mesure du possible, les passages obscurs, qui sont assez nombreux, et de justifier la traduction présentée ici.

J'ai tâché de rendre le plus fidèlement possible les caractères de la poésie d'Oihenart: beaucoup moins profonde et puissante que celle de Dechepare, souvent artificielle, parfois précieuse, elle n'est cependant pas dépourvue de charme dans quelques passages. Personnellement, je trouve que les poèmes qui ne figurent que dans l'exemplaire de Bayonne ont plus de valeur que les autres.

I

1

Le dirai-je? Je peux dire comme l'entière vérité que, depuis que je vous ai aperçue, personne d'autre que vous ne me plaît.

Mais quel avantage, si, de votre côté, vous faites la sourde à mon égard? Mais quel avantage, si vous faites ainsi toujours la sourde à mon égard?

2

Depuis, le bois s'est rempli de fleurs, ainsi que de feuilles, quatre fois. L'été est devenu hiver, et l'hiver été, autant de fois.

Mais quel avantage, etc.

3

Pendant ce temps, que n'ai-je pas fait pour lier amitié avec vous, pour que vous de moi, et moi de vous, nous puissions prendre tous deux également plaisir?

Mais quel avantage, etc.

4

Où que je sois, avec qui que je sois, penser à vous me cause de la peine. Cependant, tant je suis mon propre ennemi, je me plais à éprouver cette peine.

Mais quel avantage, etc.

5

A quelque moment que je vous rencontre en passant sur le chemin, mes peines deviennent beaucoup plus légères quand je vous dis deux mots.

Mais quel avantage, etc.

6

La goutte d'eau, à force de se répéter, peut trouer la pierre. Moi, de vous solliciter sans répit et sans cesse, j'ai le gosier enroué.

Mais quel avantage, etc.

7

Vous ne viendriez jamais me dire un oui, même pas en voyant que je vais mourir du mal que vous me faites?

Car de plus en plus vous faites, de votre côté, la sourde à mon égard; car de plus en plus vous faites ainsi toujours la sourde à mon égard.

II

1

Marguerite, commettrais-je une erreur en jurant que votre air est aussi dur que vos yeux sont bleus?

2

Moi, j'ai pour vous, certainement, un amour excessif. A quoi bon, si vous en manquez pour moi?

3

Est-ce que j'ai d'autre occupation, depuis bien longtemps, que d'avoir soin de vous, de vous servir et de vous aimer?

4

Cependant je me demande si j'ai reçu de vous jusqu'à présent rien d'autre que des torts et des méchancetés.

5

Vous vous montrez toujours aussi fière envers moi, comme si j'étais quelque vacher ou cardeur de laine déguenillé.

6

Pour qu'il n'en soit pas ainsi, je vous surprends parfois dans des endroits où l'on ne peut être ni vu ni entendu.

7

Là, comme je me mets à vous parler du mal qui m'est fait et à vous exposer que je vous appartiens, en vérité, autant qu'à moi,

8

Vous, aussitôt, vous vous en allez, et non au pas ni au trot, mais au galop, par mépris pour mes paroles.

9

Malgré tout cela, je ne vous laisserais point, si j'avais la conviction que vous auriez un jour égard à moi.

10

Mais si vous ne devez pas à l'avenir prendre soin de me faire du bien autrement que vous ne le faites jusqu'à présent,

11

Je ne saurais rester davantage dans cette situation, et aucun autre ne le saurait, à moins qu'il ne fût complètement dépourvu de bon sens ou fou.

12

Eh bien donc il est temps que vous commenciez à me traiter comme vôtre et à considérer que vous avez une dette envers moi,

13

Que vous avez été par moi, dans le passé, servie comme par un domestique et placée au dessus de toutes les jeunes filles,

14

Combien j'ai toujours été fermement et patiemment attaché à vous, comment j'ai été sans cesse en longue attente, en éveil et en expectative,

15

Enfin depuis combien de temps vous vous refusez à moi, qui suis ainsi, hélas! si méchamment traité.

16

Donc refoulez tout cela au fond de votre coeur, et prenez la résolution d'adopter d'autres manières, mais des bonnes.

17

Et laissez-moi satisfaire au moins le désir que j'ai: accordez-moi la permission de vous embrasser.

18

Et puis enfin donnez-moi ce dont j'ai le plus besoin, Marguerite, la permission de venir vous trouver chaque nuit.

III

A celle qui s'appelle Claire

1

La nuit, le jour, je n'ai pas de satisfaction si je ne suis pas avec toi, Claire. Si je ne suis pas avec toi, je suis tout à fait aveugle, parce que tu es ma clarté.

2

Au contraire, chaque fois que je te rencontre dans des endroits écartés et que je me trouve avec toi quelque part, j'éprouve plus de joie que si j'étais devenu roi.

3

S'il m'arrive d'être en compagnie, au milieu des bavardages et des folies, je ne m'amuse pas, je ne parle pas; c'est à toi que toujours, toujours, je pense.

4

Le tracas que j'ai ne peut se dire, ni le souci que j'éprouve à cause de toi. Mon silence et mon attitude souvent pensive parlent de toi.

5

L'aiguille du cadran, une fois que la rugueuse pierre de fer a touché sa mince queue, tient désormais sa pointe fine exactement dans la direction du sud.

6

Moi, je suis tout à fait ainsi: comme par l'effet d'une attraction, depuis que tu m'as frappé au coeur, je te suis toujours, par le corps ou par la pensée, même quand je dors.

7

Mais je n'ose pas, *Claire*, venir sans aucun prétexte aux environs de ta maison, dans un endroit découvert, pour faire parler les gens.

8

Donc fais-moi savoir quand je pourrai désormais venir te voir, et où, dans un endroit secret, pour que je puisse t'y rencontrer.

IV

1

Alors que je n'aime dans le pays personne d'autre que vous, il est clair que je ne trouve personne d'aussi sourd que vous, ni d'aussi dur.

2

Alors que depuis longtemps mon existence se passe sans vous, soit que je me lève, soit que je me couche, vous venez sans cesse à ma pensée.

3

Mais comme, sans doute, vous croyez que je ne suis pas un parti suffisant pour vous, vous me tenez toujours (je le soupçonne) à l'écart de vous.

4

Dans l'espoir que j'aurai le plaisir de vous voir, je ne cesse de fixer l'endroit où vous êtes, en faisant signe d'un oeil, à la manière d'un borgne.

5

Si souvent que vous voyiez du coin de l'oeil ce manège, mon aimée, jamais pourtant vous ne dirigeriez vos regards vers moi.

6

Afin de vous rencontrer et de vous parler, je ne cesse, comme un chien à la poursuite du lièvre, de courir d'un côté à l'autre sur vos traces.

7

Mais j'ai beau aller en toutes directions, jamais, par votre volonté, nulle part, pas une fois en cent ans, je ne saurais vous rentrer.

8

Au contraire, j'éprouve une impression pénible quand, à force de vous chercher, je vous recontre, mais pas seule, et que je ne puis vous dire quel mal j'endure,

9

Ou si, quand le hasard nous réunit tous deux quelque part, de me voir là en larmes, cela ne rend pas votre coeur malade.

10

Puisque vous me voyez si ardent, qu'est-ce qui vous rend si hautaine que vous ne vous accommodiez pas de moi?

11

Il peut se rencontrer beaucoup d'autres hommes mieux faits de leur personne; mais il n'y en a eu encore aucun qui soit plus que moi attaché à vous.

V

Je n'aime personne d'autre que vous. Pourquoi avez-vous la volonté de me repousser? Il serait temps que dès maintenant vous répariez ce tort et que vous ayez de la considération pour moi, si vous ne voulez pas m'achever complètement, comme vous m'avez déjà amené près de la mort. Car mon coeur, voyant que vous me tournez ainsi toujours le dos, est maintenant glacé et tout à fait mort; il ne marche plus. Mais si vous voulez le rappeler promptement à la vie et le réveiller, faites, au nom de Dieu, que je vous voie quelque part par quelque moyen. Mais je voudrais qu'il n'y eût avec vous personne d'autre et que vous vinssiez dans un endroit où l'on n'aperçût aucun spectateur.

(19) Si parfois, à force d'interminables prières, je réussis à vaincre la dureté de votre coeur et si vous me promettez de venir quelque part, vous ne tenez même pas, par la suite, cette promesse.

(23) Si nous nous joignons tous deux quelque part, vous êtes toujours pressée. Alors, si je vous saisis la main pour vous dire deux mots, comme, aussitôt, violemment courroucée et le front tout plissé, vous me donnez l'ordre de vous laisser, je n'ose pas insister.

(31) Si, la nuit, à la dérobée, j'entre chez vous, en marchant doucement, en retenant doucement mon souffle, et si, en tâtonnant, après avoir passé deux fois votre chambre, plein de crainte, à bout de souffle, je viens près de votre lit, vous poussez de grands cris en m'apercevant, et alors, malheureux que je suis, il me faut sauter par la fenêtre, comme un voleur, et m'enfuir, la mort dans l'âme.

(41) Quand je me rappelle tout cela, très sincèrement je désire mourir. La mort est un mal; mais c'est un plus grand mal que d'aimer et de ne pas être aimé. Donc, dorénavant, secourez-moi, au nom de Dieu, par quelques bontés. Car la beauté ne sert à rien si elle n'a pas la bonté pour compagne. La beauté unie à la méchanceté, c'est comme le lait quand il est plein de mouches, ou une pomme pleine de vers, ou un bel enfant lorsqu'il a la tête couverte de croûtes, ou le visage d'une demoiselle lorsqu'il est tout plein de cicatrices de variole. Donc, pour être exempte de reproche, venez à celui qui, pour vous avoir trop attendue, est en train de mourir à cause de vous, et ayez, je vous en prie, pitié de lui. Sinon, il mourra, et vous, vous ne serez célèbre que pour avoir causé la perte d'un homme; et pour quelle raison? parce qu'il vous aimait.

VI

Complainte de la perte de la Maîtresse

1

Est-ce rêve ou réalité, ce que j'ai entendu dire: que vous donnez votre beauté à quelqu'un que vous n'aimez pas, comme rançon d'un peu de richesse?

2

Il y a quatre ans que je m'use à toujours vous suivre et vous servir. C'est devenir misérable que de s'user en vain.

3

Il ne vous est pas possible de nier que vous êtes coupable, ni de prendre pour excuse la volonté de vos parents. Dans les choses de l'amour, on ne peut contraindre les enfants.

4

Plût au ciel qu'il ne fût jamais né, le scélérat qui fit *Beauté* servante de *Richesse*, ou que, à peine né, il se fût éteint, comme une étincelle!

5

Marier sa fille en la troquant contre des biens, ce n'est pas la marier, mais la vendre. Le mari qui l'achète, que mériterait-il? des cornes.

6

Voyez, bonnes gens, voyez ma peine. On m'enlève celle que je chérissais. Alors que je la croyais près, je la vois loin.

7

Nuit et jour, matin et soir, en buvant, en mangeant, en marchant, au repos, en me levant, en me couchant, je pense à vous, ce qui prolonge mes peines.

8

Les plaintes, les gémissements, les larmes coulant à gros bouillons, voilà ce qui assaisonne et mes diners et mes soupers; les sanglots sont les prémices de mes sommeils, et les soupirs mes ronflements nocturnes.

9

Puisqu'il faut que je renonce complètement à vous, et que je reste sur terre pour y être misérable, que vienne, que vienne la mort! La vie m'est odieuse.

VII

1

Après avoir longtemps vécu à mon gré, en liberté, je me vois maintenant capturé de nouveau, par un être qui veut me perdre en se montrant hautain et sourd.

2

Je lui ai bien dit que je suis tout à elle, que je n'aime personne d'autre. Mais malgré cela elle ne se soucie pas de moi.

3

Cependant je ne sais pas si je ne la laisserais pas à force de la servir, de l'honorer, d'avoir toujours cette attitude, où si elle-même ne s'irriterait pas quelque jour de mes peines.

4

Mon aimée, voyez, je vous prie, cet effet qui doit vous étonner: en moi, le froid nourrit, à tout moment, la chaleur; plus envers moi vous devenez froide, plus envers vous je deviens ardent.

5

Quand je m'éloigne de vous, vous ne pensez plus à moi. Quand je m'approche, vous n'avez jamais le moindre soin ni la moindre intention de me faire du bien.

6

Mon sort est pénible, en vérité. J'éprouve de l'inquiétude à cause de votre fortune. On discute à mon sujet, l'un me disant que je ne peux pas vous avoir, l'autre que si.

7

Il n'y a que vous qui savez ce qui peut en être réellement. Mais faites, pour l'amour de Dieu, que dès maintenant je le sache moi aussi. Car il est temps que je sache si je suis destiné à mourir ou à vivre.

VIII

1

Si vaste que soit la terre, me montrera-t-on quelque part demoiselle ou servante aussi malheureuse que moi?

2

J'aime et je suis aimée. Mais, infortunée que je suis, celui qui m'aime et que je chéris n'a le droit de m'approcher nulle part.

3

Ce sont mes proches parents à moi qui l'empêchent, et qui m'attaquent moi aussi parce que je l'aime tant.

4

N'est-ce pas une erreur de croire, une fois que l'amour s'est établi, qu'on le fait perdre par la crainte et que l'on gagne quelqu'un en le traitant avec méchanceté?

5

Le souverain des amants hait les lois de la force. Dans son royaume, la liberté est gouverneur et magistrat suprême.

6

Mais qu'ils fassent ce qu'ils veulent, pourvu que vous ne vous détourniez pas de moi, mon aimé! Car si vous restez avec moi, je veux vivre et mourir avec vous.

7

Et si je suis, pour cette raison, abandonnée de mes parents et amis, j'ai la conviction que le Seigneur céleste, à qui je me suis recommandée, ne m'abandonnera pas en pleine détresse.

IX

A celle qui s'appelle Blanche

1

Tu renouvelles en moi, *Blanche*, tous les jours, la blessure que tu me fis avec tes yeux il y a quelque temps; et mon pauvre

cœur reçoit de toi, en récompense de son amour, au lieu de pansements, des trous de flèches.

2

Penses-tu que, malgré ces coups répétés, je pourrai toujours résister, comme une enclume? Non, non, j'espère que tu ne saurais te tromper. Il n'est ni acier, ni fer, ni plomb froid, mon cœur; c'est de chair qu'il est fait.

3

Je meurs. Il n'y a pas d'issue, il n'y a rien qui puisse me sauver, hormis ce que je pourrais recevoir de toi. Il vaut mieux faire le bien désormais, à l'avenir, que jamais. Viens à mon secours, bien qu'il soit tard.

4

Donne-moi vite quelqu'un de tes trésors pour ranimer ce cœur, pour le préserver de la mort. Si tu ne le fais pas, comme tu m'auras tué, ton nom, sur toute la terre, sera célèbre comme surnom.

5

Si tu me guéris, par contre, pour m'avoir ainsi tiré complètement de la tombe, alors que j'allais y entrer, je ferai connaître dans tous les pays cette guérison qui sera ton œuvre, je proclamerai cette bonne nouvelle.

X

1

J'éprouve une grande peine, je ne sais comment, nuit et jour une sourde me cause du souci.

2

Elle s'appelle Gracieuse, car elle est pleine de grâce. J'achèterais à prix d'or le bonheur d'être aimé d'elle.

3

Elle n'est pas voûtée, ni contrefaite; non, elle a le dos droit. On mesurerait d'un empan sa taille, tant elle est mince.

4

Il faut voir sa chevelure, qui descend jusqu'à ses talons et qui est si lisse et si fine qu'elle surpasse la soie.

5

Elle est par son visage l'égale des plus belles (si elle ne les dépasse pas), et on ne peut plus discrète.

6

Une petite bouche à la langue sonore; des dents les plus nettes qui soient; des yeux vifs dont le seul regard suffit à inspirer l'amour.

7

Son cou est resplendissant et bien doux à embrasser. Sa poitrine suffit pour éclairer dans l'obscurité.

8

Son pied, comment est-il sous le rapport de la taille? Il est agréable à voir. Son poignet et son bras ressemblent à la fleur du prunier.

9

Ses deux mains et ses jambes sont aussi potelées que blanches; ses doigts fluets, par surcroît, ont l'air d'être argentés.

10

En voilà assez dit sur les trésors qu'elle tient à découvert. Je ne connais pas et je ne puis dire ceux qui restent cachés.

11

Je sais seulement qu'elle est vis-à-vis de moi sourde, ingrate et fière, et dure comme une pierre.

12

Je lui ai souvent dit quel est mon souci, que je l'ai prise pour maître,

13

Qu'elle a du pouvoir sur moi, et beaucoup de pouvoir, et que je n'aime personne d'autre qu'elle.

14

Mais elle, malgré cela, ne se soucie pas de moi, et elle ne me tire pas de la peine où elle m'a mis elle-même.

15

Si je pouvais la rencontrer quelque part toute seule, elle paierait sans doute alors la peine qu'elle me cause.

XI

A Brunette

1

Tu ne veux pas croire ce que je t'ai dit tant de fois, que tu es adorée de moi, Brunette? Je suis donc prêt à montrer que c'est la vérité et à faire tout ce que tu m'ordonnes.

2

Mets-moi à l'épreuve. Mais pendant ce temps ne t'obstine pas à considérer que ce qui est n'est pas. A quoi bon la beauté dans ton corps, si la dureté est enracinée en toi?

3

L'amour dont on est l'objet crée en contre-partie une dette d'amour. Quoi? aurais-tu oublié les lois de l'amour? Par contre, haïr son amant au lieu de l'aimer, voilà qui n'est pas beau pour une belle comme toi.

4

En me traitant d'une manière aussi cruelle, tu m'as pourtant mis dans un état pitoyable. Me voici en mal de mort. Si tu ne me tires pas de là, comme tu y es tenue, je laisserai en mourant cette déclaration que c'est toi qui m'as tué.

XII

1

Depuis longtemps je vais çà et là en quête de maîtresse, et maintenant, comme je le voulais, j'en ai rencontré une.

2

Tous ceux qui la connaissent ne cessent d'exalter ses qualités et de les proclamer aux autres.

3

Se beauté est si rare que les gens disent qu'elle n'a pas d'égale.

4

Comme son aspect est affable et sa parole douce, on éprouve aussi un grand, très grand plaisir à la regarder.

5

Tout et étant assez grande, elle est cependant droite, et elle n'est pas trop grosse, ni trop mince.

6

Ses orbites sont garnies de deux étoiles. Son visage en est illuminé d'autant.

7

Sa chevelure est jaune comme l'or. Mais elle la cache, et il n'est pas permis de le révéler.

8

Son oreille est de cristal, son nez est tout argent, ses joues sont roses, son menton n'est que perles.

9

On dirait que sa lèvre est un ruissellement de corail. Ses dents, son cou, sa poitrine sont blancs comme la neige.

10

Son pied est renommé pour sa petitesse, sa jambe charnue et bien faite, sa main brillante commé un oeuf fraîchement pondu.

11

J'ai remarqué ces qualités et je les ai fixées dans mon esprit. C'est pourquoi je suis maintenant pris dans ses filets.

12

Que j'y reste, si l'on veut bien! Car, si elle n'est jamais pire,
la prison de ma belle est l'endroit où je me plais.

XIII

La perfection de Jeanne

1

Quelqu'un m'a pris et me tient; elle est entrée dans mon esprit; je suis entre la vie et la mort; j'en suis tout desséché.

2

Comme elle est bien faite de la tête à la plante des pieds, je tiendrais pour une faveur de pouvoir la servir,

3

Parce qu'elle est si remarquable, parce qu'elle dépasse en sagesse et en bonté toutes les autres jeunes filles,

4

Parce qu'elle est tout entière la sagesse même, et que, pour ce qui est du savoir, on lui laisse la première place.

5

Elle a un beau langage, un esprit encore meilleur. Son intelligence est telle que je ne puis l'exprimer.

6

Elle est de taille bien proportionnée, car l'esprit qui préside à la naissance des enfants a pris l'aune dans ses mains en la faisant, et a su ainsi où s'arrêter.

(Strophe biffée par l'auteur dans l'exemplaire de Bayonne).

7

Le nom de *Jeanne* ne lui a-t-il pas été mal donné? Car celle qui vient d'arriver, comment serait-elle celle qui est partie?

8

Son corps svelte est ce que j'aime le plus, ainsi que sa taille,
la première de toutes par sa finesse.

9

Son visage, à quoi, si nous disons la vérité, à quoi pouvons-nous
l'identifier, si ce n'est au firmament?

10

D'abord, son front a été fait au moule, et l'on dirait qu'il
rivalise avec le soleil en éclat.

11

Puis ses joues, qui redoutent le baiser, ne sont ni de plâtre
ni d'argent, mais d'une sorte de cristal.

12

Quant à ses deux oreilles, merveilles de blancheur, elles se
montrent sourdes à la foule des amants.

13

Oh! quel nez elle a! Ce n'est ni trop ni trop peu. Mignonne
et agréable aux yeux, c'est bien ainsi qu'est sa bouche.

14

Ses lèvres sont rouges comme les rouges pétales des roses. Ses
dents dépassent en blancheur n'importe quelle goutte de lait.

15

Quoi? oublierais-je ses jolis yeux? ou vais-je commettre la
faute de ne pas les célébrer assez haut?

16

Ils avaient, comme les nôtres, leur aspect propre; mais ils
se sont changés ensuite en étoiles.

17

Son menton ressemble à un bloc d'ivoire; son cou est comme
pétri de perles vives.

18

Ses seins fermes, à la peau blanche, ressemblent, tant ils sont lisses, au velours; à leurs pointes sont greffés deux grains de corail.

19

De sont ventre, je dirais qu'il est grêle, si elle en avait un, car, si l'on veut s'en assurer, on ne reconnaît pas qu'elle en a un.

20

Sa jambe est si mignonement faite qu'on n'aurait pu mieux faire au compas. Son bras est celui qui fut créé comme modèle de tous les autres.

21

Les doigts et les paumes de ses mains sont aussi blancs que la neige. Son pied est mince et court, comme s'il avait été fait sur mesure.

22

La chevelure qui orne sa belle tête, si elle la laisse dénouée, lui descend jusqu'à la taille, trésor de délicats fils d'or.

23

Quant à savoir si son coeur est femelle ou mâle, que l'ennemi en fasse l'épreuve et le dise!

24

Comme tout cela est bien tel que je l'ai dit, je tiendrais pour une faveur de pouvoir la servir.

25

S'il plaisait à Dieu qu'elle me prit pour serviteur et qu'elle m'aimât autant que je l'aime.

26

Alors je connaîtrais le repos, et je me tiendrais pour plus grand que si j'étais baron, comte ou duc.

27

Même si elle me repousse, je ne la haïrai pas, mais je rejette-
rai toute la faute sur moi.

28

Car il y a longtemps que je connais ses grandes qualités et mon insuffisance.

29

Cependant je veux savoir encore jusqu'à quel point elle est courtoise, avant de désespérer.

30

Car, comme mon amour a de la constance, elle aussi, peut-être, à la longue, se décidera.

XIV

1

En hiver, un jour de neige, mon aimée en prit une poignée et m'en écrasa le nez. Mon nez n'eut pas de mal; mais aussitôt je sentis que mon coeur avait pris feu.

2

Rien de plus froid que la neige, soit glace, soit givre, existe-t-il sur la terre? La neige, cependant, si froide qu'elle soit, entretient le feu dans mon coeur.

3

C'est la loi de ce monde, que toute chose produit un effet qui lui est propre et qui lui ressemble. Mais maintenant, ô prodige! le froid suscite en moi la chaleur, l'eau suscite le feu.

4

Si je pourrais, ô mon aimée, fixer en vous une bribe de cette chaleur, une étincelle de ce feu, il me semble que je serais aussitôt guéri.

5

Donc, je vous en prie, par Dieu, ne me repoussez pas pour une bribe, une étincelle. Mais montrez que vous avez pitié des pauvres amoureux et que vous les traitez avec ménagement.

6

Soyez sûre qu'en agissant ainsi vous serez célébrée par toutes les bouches pour être aussi bienveillante que belle, et que, dans les pensées des amoureux, vous serez exaltée jusqu'au ciel.

XV

1

Dés que j'ai commencé à vous appartenir, je me suis aussitôt écarté des personnes que j'avais auparavant choisies comme dignes d'être aimées et qui m'avaient choisi pour le même motif, afin d'être fermement attaché à vous maintenant et pour toujours, et de manière à ne m'écarter de vous en rien.

2

Depuis, j'ai nourri mon amour d'espérance, croyant être, d'un jour à l'autre, payé de retour. Mais, pour mon malheur, j'en suis encore à rien : votre cœur est de pierre, s'il n'est pas plus dur.

3

Qu'est-ce qui vous détermine à être si dure? Voulez-vous me forcer à renoncer à vous aimer? D'ailleurs, hélas!, après m'avoir perdu, vous n'êtes pas près de rencontrer, où que ce soit, un autre homme qui vous serve avec autant de soin que moi.

4

Mais vous n'êtes pas assez méchante, je pense, pour commettre cette mauvaise action, pour jeter dans le chemin de la perdition, en récompense de son amour, celui qui vous aime. L'ennemi parle de nous; c'est cela qui vous irrite; de là vient votre dureté envers moi.

5

Mais quoi que l'ennemi puisse raconter à propos de vous et de moi, je vous aime trop pour mériter de vous perdre à cause de cela. Au contraire, le droit consiste en ceci : c'est celui qui a tort qui doit payer l'amende et subir la honte.

6

Croyez-vous qu'il fera tout ce qu'il pourrait dire? Mon cœur,

ne connaissez-vous pas encore la peur qu'il éprouve? Si vous voulez voir s'il est aussi résistant que bruyant, venez, venez regarder: je vais l'attaquer.

7

Je l'ai attaqué, et voilà qu'il se met à fuir à toutes jambes: sans doute dans l'intention de vous montrer comme il sait bien courir. Qu'il en soit ainsi ou non, il n'importe, pourvu que vous n'ayez désormais aucune crainte de celui qui a son coeur au bout de son pied.

8

Donc, mon étoile du matin, bannissez toute crainte; montrez la flamme qui est en vous, montrez que vous avez le coeur haut, chassez l'ennemi à force d'invectives et de menaces, ou à coups de quenouille si le menace ne suffit pas.

9

En agissant ainsi, vous agirez dans votre intérêt plus que dans le mien, parce que, tant que je vivrai, j'appartiendrai à vous plus qu'à moi-même. Si vous devez venir à moi un jour, venez à moi dès maintenant, je vous en supplie, si ce n'est pour ma satisfaction, du moins pour la vôtre

XVI

1

Même en l'absence de clair de lune, la nuit, vos beaux yeux m'eclaireraient,

2

Si vous me passiez votre temps à les cacher à celui qui ne cesse de les regarder.

3

Comme vous agissez ainsi, je me couche malade, le coeur en peine.

4

En attendant que le mal me passe, lorsque vous vous en allez loin de moi quelque part.

5

Alors, comme une hirondelle, je vais çà et là, sans savoir où, jusqu'à ce que je sois à bout de forces.

6

Dans l'espoir que j'arriverai à tomber à l'endroit même où vous pouvez être.

7

Si je vous joins ainsi parfois, au lieu d'une peine j'en ai deux.

8

Parce que je vous ai donné mon coeur comme gage et que vous voulez m'échapper.

9

Après vous avoir jointe, et non sans peine, j'ai été changé en feu et en four à chaux.

10

Faites que ce feu s'éteigne vite, pour que je ne sois pas réduit en cendres. Vous le pouvez.

11

Aimez-moi; ainsi, il s'éteindra. Si vous ne le faites, je deviendrai cendres.

XVII

Bien que cette élégie, composée tout de suite après l'événement, ne soit pas une oeuvre de jeunesse, j'ai pensé qu'elle ne devait pas être déplacée ici.

Complainte sur la mort de son épouse,
dirigée contre les Muses.

Mesdames, je vous ai longtemps servies, et j'ai célébré dans nos régions votre nom qui auparavant était peu connu. [5] J'ai tiré des ténèbres à la lumière vos moeurs et habitudes, dont on n'avait pas encore entendu parler chez nous; je les ai fait sortir

de l'étranger, je les ai faites nôtres; et je les ai mises à la disposition de ceux qui composent des poèmes en basque.

[10] Comme j'ai été depuis longtemps votre serviteur, et vous mes maîtres, je croyais que, moi aussi, si l'orage venait à me frapper, je trouverais en vous mes étançons et mes piliers, mes abris contre le vent et mes refuges. Je croyais qu'il en était ainsi; mais il est clair que je me suis sottement trompé. Car lorsque, au comble de la détresse, j'ai appelé mainte fois au secours, vous ne vous êtes pas approchées de moi, vous n'êtes pas venues. Au contraire, vous m'avez tourné le dos. Vous m'avez laissé mourir Jeanne, qui, pour me faire vivre, était venue d'elle-même sur terre ou avait été envoyée du ciel; Jeanne, ma chère femme, mon coeur, ma pensée. [29] Oh! quelle mort cruelle pour moi! Depuis que je l'ai perdue, pourquoi est-ce que je reste ici? pour attendre des souffrances, sans doute? Je vois que plus je resterai, plus ma situation empirera, car, moi qui ne suis actuellement qu'à moitié perclus, je suis destiné à devenir impotent, estropié et réduit à néant, parce que j'ai été privé de celle par qui j'espérais être dorloté et amené à un meilleur état, une fois devenu vieux, comme je l'ai été dans ma jeunesse. [41] Comme, autrefois, le seul fardeau de mes affaires était quelque peu pesant pour moi, et que maintenant j'en ai deux pour une seule personne, le sien et le mien, comment ne m'userais-je pas? comment, dans l'impossibilité de les porter, et mon épaule s'étant dérobee, ne tomberais-je pas la tête la première ou à quatre pattes, complètement exténué? [49] Il y a longtemps que, si elle n'avait eu soin de moi, je m'en serais allé dans la fosse, et que j'y serais devenu la nourriture d'une multitude de vers. C'est elle que, toutes les fois que le mal me tenait alité, j'ai eu pour garde-malade, et qui est toujours restée à mon chevet sans en bouger; elle y est demeurée, tout éveillée et attentive, et dès que j'ai commencé à marcher, elle m'a servi de béquille pour me préserver de tomber. [61] Comme elle savait me soigner quand j'étais malade, elle savait aussi s'occuper de moi quand j'étais bien portant, et en outre elle me calmait au fur et à mesure que mon coeur battait trop fort. [65] Elle s'était mise à régler ce qui était exagéré en moi; elle s'occupait tantôt de modérer mon emportement excessif, tantôt de donner de l'ardeur à mon coeur tiède dans les choses où il faut de la flamme, et de l'affermir dans son devoir. [71] Pendant que je circulais hors du pays, poursuivant les affaires des autres, que je préférais aux miennes, elle s'occupait des miennes. [75] Lorsque parfois je labourais, Mesdames, vos vastes champs, en négligeant les miens propres,

et que je voyais ceux-ci se perdre faute de travail, c'est elle qui réparait ma faute. [81] Elle faisait les travaux qui m'incombaient, prenait elle-même la charrue, se mettait à toucher elle-même les boeufs, à semer elle-même le blé, et à faire elle-même toutes les besognes possibles, comme si elle n'avait pas été une dame noble, ni une femme, mais une jeune paysanne quelconque. [89] Sachant cela avec certitude, n'étiez-vous pas tenues de prendre soin d'elle autrement, sans la laisser mourir ainsi? Je sais que vous direz qu'il n'y a jamais eu sur la terre un être, ni petit ni des plus grands, qui ne soit mort à son heure. Cette vie (je l'avoue) ne peut durer toujours pour personne. Mais elle, elle n'est pas morte de vieillesse, mais seulement d'usure et de consommation, faute de remèdes, et non par répugnance à les prendre: [103] comme, dans le jardin où l'on cultive des fleurs, les giroflées, dans l'été ardent, se flétrissent d'abord par manque d'eau, puis périssent tout à fait. Car si le Dieu-médecin qui s'appelle Phébus (et que vous servez) avait opéré sur elle avec ses mains et s'il l'avait soignée et pansée, elle aurait été sûrement guérie. Mais comme vous ne l'en avez pas prié, lui, de son côté, n'y a pas pensé, ou bien il a dû lui être indifférent que Jeanne fût morte ou vivante. Donc, puisque vous vous souciez si peu de moi, désormais et pour toujours je quitte votre service, avec l'intention de n'y plus revenir. [121] Donc, que personne ne se mette plus (puisque je ne veux pas en faire) à me demander des poèmes ou des chansons, mais seulement des larmes et des lamentations. Car je ne puis avoir de satisfaction jusqu'à ce que quelque pays des morts, sous terre, dans les airs ou au ciel, me fasse voir ma chère Jeanne à l'endroit où elle est.

VERS DE DEVOTION

XVIII

Le dizain, ou les dix commandements de Dieu

Ne reconnais comme Dieu qu'un seul être, et crois qu'il ne peut y en avoir d'autre, Dieu ni faux Dieu, qui soit bon.

Ne prononce pas son nom en vain dans tes propos. N'oublie pas de passer saintement la journée du dimanche. Honore ton père et ta mère pour vivre longtemps. Ne tue pas. Ne sois pas paillard, ni voleur, ni faux témoin, et ne désire la femme de

personne, ni son champ, son serviteur, sa servante, son boeuf, ni ses autres biens.

XIX

Les commandements de l'Eglise

Observe les jours de fête que l'Eglise nous indique, et entends la messe, sans faute, ces jours-là. Jeûne aux vigiles, pendant le Carême et aux quatre temps. Abstiens-toi aussi de manger de la viande les vendredis et samedis. Ne laisse pas passer d'année sans faire au Prêtre la confession de tes fautes. Et surtout à chaque fête de Pâques nourris-toi du pain céleste, du corps vivant de Jésus.

Poème de Noël

1

Comme le Père céleste avait décidé de nous racheter, il a envoyé sur terre, à cet effet, pour rançon son fils unique,

2

Afin de purifier complètement, avec son propre sang, les souillures de ce monde, et de ressusciter par sa propre mort celui qui gisait mort, l'homme.

3

Et, parce qu'il lui plut ainsi, il devint notre compagnon, et, pour qu'à la nature divine se joignît la nature humaine,

4

Il a choisi pour mère une vierge élevée à Nazareth, en Galilée, et qui s'appelait Marie.

5

L'ange là-dessus, vint à Nazareth, pour apporter cette nouvelle en ces termes à l'oreille de Marie:

6

«Salut à vous, qui, sur terre, dans tout ce qui existe, n'avez

pas d'égale! Vous êtes, vous, la mère de Dieu, celle qui ôtera aux hommes le fardeau de leurs maux.

7

«Votre vie de sagesse amènera le ciel et la terre à la paix, car vous êtes enceinte de Dieu: c'est lui qui m'envoie vous le dire.»

8

Elle répondit en ces termes: «Comment ce que vous dites arriverait-il? Ma vocation est d'être mère sans avoir connu d'homme? Voilà une chose inouïe de moi.»

9

L'ange dit à Marie: «Ceci est la vérité, Marie. Le Seigneur Dieu est en vous. Connaissez sa puissance.»

10

Marie lui répondit: «Me voici donc la servante du Seigneur; s'il plaît ainsi au Seigneur, que votre parole s'accomplisse en moi!»

11

A l'instant même elle se mit à prier, à genoux, de sorte qu'elle sentit bientôt, ô prodige! le Verbe devenu chair.

12

Puis, jusqu'à ce qu'elle eût pleinement achevé la période de neuf mois, elle passait la nuit et le jour à remercier Dieu.

13

Au terme de sa grossesse, elle s'en alla pour accoucher à Bethléem, avec Joseph; là, faute d'autres ressources, elle couchait la nuit dans la grange, avec le boeuf et l'âne.

14

C'est là-même que, à minuit, elle mit au monde Jésus sous forme humaine. Elle lui fit son petit drap d'une toile grossière et son petit berceau d'une mangeoire de bestiaux.

15

Les bergers, ayant entendu descendre du ciel ces quelques

paroles: «Gloire au bon Dieu au plus haut des cieux! paix à l'homme sur la terre!»,

16

Laissèrent aussitôt leurs troupeaux dans leurs cabanes et dans leurs gîtes de plein air, et partirent, pleins d'effroi, pour Bethléem afin d'adorer Jésus.

17

L'un a dans sa main un fromage gras; l'autre porte sa pleine charge de fromages; l'autre a dans son sac, pour la nouvelle accouchée, la pitance dont il déjeune le matin.

18

On vit ensuite apparaître après eux, tout à coup, venus de quelque part au loin, trois mages, tous trois souverains seigneurs de grands pays, chacun dans sa contrée.

19

Comme ils avaient observé une étoile d'Orient (parce qu'elle était nouvelle), et qu'ils avaient saisi en elle le signe de la naissance du roi des Juifs,

20

En grande hâte ils se mirent à sa recherche dans le pays de Judée, en se disant: «Où l'avons-nous?» Ils voulaient le trouver et l'adorer.

21

Ils vinrent à Jérusalem et y parlèrent avec Hérode. Il devint blême devant eux comme un mort en entendant parler du roi des Juifs.

22

Il eut le sang changé en glace, comme le marchand au moment où bondit du buisson, à l'improviste, le brigand en embuscade,

23

Ou comme le criminel qui tremble et sent ses cheveux se dresser sur sa tête lorsque le bras du roi le saisit par le cou ou par le poignet.

24

Puis, prétextant qu'il désirait aller lui-même adorer Jésus, il les pria de passer par là au retour pour lui porter des nouvelles.

25

Ils le lui promirent, afin de prendre congé aussitôt de lui, et ils arrivèrent à Bethléem, la même étoile les guidant.

26

Ils y trouvèrent l'enfant Jésus couché, enmaillotté, dans la crèche. Ils l'adorèrent en se prosternant, comme des gens qui savaient qui il devait être.

27

Ils lui ont offert en présent une grande quantité d'encens, d'or et de myrrhe. Au retour, pour éviter de rencontrer Hérode, ils prennent un autre chemin.

28

Car ils avaient reçu, pendant qu'ils dormaient, l'ordre d'agir ainsi, un ordre de Dieu le Père, qui leur avait été envoyé d'en haut.

XXI

Nunc dimittis, etc., Chant de Siméon

1

Seigneur, maintenant, selon votre parole et selon son désir, vous congédiez en paix votre serviteur, car j'ai contemplé de mes yeux celui qui doit me guérir par votre volonté;

2

Celui que vous aviez préparé pour être la lumière à la face des peuples assemblés, afin de révéler aux païens ce qui était caché et de donner la gloire parmi les gens l'Israël.

3

Que la gloire soit donnée à la fois au Père, au Fils et au Saint Esprit, —de même qu'elle l'était dès le commencement—, maintenant et toujours, dans les siècles des siècles!

XXII

Verilla regis, etc.

1

Voici que le porte-drapeau a pris dans sa main l'étendard de la guerre. Voici que paraît le mystère de la croix sur laquelle le créateur de la chair a souffert et est resté, torturé, pieds et mains cloués;

2

Sur laquelle, cruellement troué et criblé de blessures par le terrible fer de lance à la pointe aiguë et au tranchant redoutable, il est resté pour nous purifier de la souillure et nous laver du péché, en versant non point de l'eau, mais son sang, comme si c'eût été de l'eau.

3

Maintenant sont arrivées les choses que David, le roi sage, avait mises en vers et qu'il chantait à pleine voix en allant de pays en pays et disant à tous: «Le Seigneur Dieu, pour nous, a régné par le bois.

4

Il est le plus beau des arbres, ce bois qui a servi à son supplice, il brille, il est devenu resplendissant et orné de la pourpre royale. C'est l'arbre le meilleur de tous par son espèce et qui fut bien choisi comme digne d'être lié et attaché à des membres si sacrés.

5

Heureux celui aux deux bras de qui a été pendue la victoire du monde entier, car tandis que son corps y était suspendu comme une balance, il a enlevé ce que l'enfer détenait et l'a fait venir à lui!

6

Salut, ô croix de bois, où réside mon espérance. Maintenant, à l'époque de la Passion, rends ceux qui pensent au Seigneur, de justes qu'ils étaient, plus justes encore, et continue à remettre à ceux qui ont fait le mal leur peine, ce qu'ils doivent te payer pour leurs méfaits.

7

Qu'à toi, Dieu en trois personnes, que nous mettons tous au dessus de tout, chaque esprit donne les louanges qui lui sont dues! Puisque, par ta propre mort et par le mystère de la Croix, tu nous as sauvés, rends-nous droits pour toujours.

Poésies qui me figurent que dans l'exemplaire de la Bibliothèque municipale de Bayonne (et qui ont été publiées dans l'édition de Francisque-Michel).

1

[Le début de la strophe manque].

...pendant que vous m'entraînez derrière vous. Ensuite je vous trouve résistante à mesure que je vous demande d'avantage, et vous vous mettez à me dire que vous ne pouvez vraiment pas me l'accorder.

2

Vous vous tromperez sans doute si vous croyez qu'à l'avenir je pourrai, comme je l'ai fait jusqu'à présent, rester à vous attendre pendant que de plus distinguées que vous m'invitent à les suivre.

3

Maintenant, si nous devons continuer à nous parler, parlons nettement. Si vous devez faire quelque chose pour moi, faites-le promptement. Si vous n'avez pas l'intention de la faire, moi non plus je n'ai pas l'intention d'attendre plus longtemps.

II

1

Au lever du jour, à midi, le soir, quand je suis couché, jus-

qu'à ce que le matin ait remplacé la nuit et amené le jour suivant, c'est vous seule, et personne d'autre, que mon esprit poursuit, car c'est par vous, qui l'avez rendu malade, qu'il veut aussi être guéri.

2

Vos cheveux dorés me tiennent captif; les ardents rayons de vos yeux m'ont enflammé comme de la paille. Et, sauf si vous m'accordez quelques faveurs, il est impossible que je puisse vivre plus longtemps.

3

Je me montre ardent, et vous sourde: telle est notre attitude mutuelle. Nous y avons mis tous deux une égale opiniâtreté, et nous continuons à aller, pour mon malheur, l'un derrière, l'autre en avant, vous me fuyant, moi sur vos traces.

4

Moi, j'ai les larmes et les sanglots comme compagnons d'existence. Les vôtres sont les mines sombres, les hauts cris, les grands airs. En voyant que jusqu'ici vous m'avez repoussé par ces moyens, je sais maintenant qu'il vous déplaira d'accepter.

5

Je vous en prie instamment, mettez fin désormais à mes souffrances. Tenez pour suffisant le mal que vous m'avez fait jusqu'ici. Ne causez pas ma perte à force d'être sourde: cela vous porterait préjudice. Mais donnez-moi la possession de ce que je vous demande.

6

Ou bien, si le tort est de mon côté et si j'ai commis des fautes, montrez-moi où est le droit, car, dès que je le saurai, vous me verrez, me repentant de ma faute, agenouillé devant vous, et prosterné.

III

A celle qui est plus belle

1

Depuis que j'ai commencé à vous connaître, j'ai senti en moi se flétrir l'amour que j'avais pour d'autres, parce que je suis maintenant et serai pour toujours à vous.

2

Mais hélas! Il m'est très odieux de ne pouvoir vous parler parce que nous n'avons jamais l'occasion de nous dire deux paroles; parce que je suis maintenant et serai pour toujours à vous.

3

Vous vous étonneriez si vous saviez combien souvent, jour et nuit, dans l'intention de vous rencontrer, je suis venu aux abords de votre maison; parce que je suis maintenant, etc.

4

Bien qu'il ne me soit pas permis d'être avec vous de corps, je ne cesse pourtant de vous suivre en pensée et par le souvenir; parce que je suis maintenant, etc.

5

Si vous m'aimez, comme je vous aime, plus que les autres, pensez qu'il est temps que j'obtienne désormais de vous des faveurs; parce que je suis maintenant, etc.

6

Si vous me refusez tout ce que je vous demande, vous n'êtes pas près de trouver quelqu'un qui vous aime comme moi; parce que je suis maintenant, etc.

IV

Histoire des quatre broyeuses de lin.

1

La nuit où l'on triturerait le lin, quatre broyeuses travaillaient

là à la broie; elles avaient forcément soif, et personne n'avait pitié d'elles.

2

Si, à un moment, se disent-elles entre elles, nous ne trouvons pas quelque part de quoi humecter nos bouches, nous sommes bientôt nécessairement perdues.

3

Cela dit, voici que deux d'entre elles s'en vont aussitôt de jardin en jardin, comme des chasseurs d'oiseaux.

4

Il n'y a eu nulle part de haie si élevée qu'elles n'aient franchie en sautant gaillardement.

5

A la fin, au moment où, à force de marcher, elles étaient presque exténuées, elles eurent la chance de pénétrer dans un verger.

6

Elles y ont trouvé un figuier tout chargé de fruits, et elles se sont mises à le baiser et à l'étreindre, genoux fléchis.

7

«O arbre aux larges feuilles, disent-elles, puisses-tu être longtemps aussi riche, aussi fécond que tu l'es maintenant!

8

«Tu es le premier des arbres, le meilleur et le plus beau. Heures tes feuilles et tes branches! Heureux tes fruits!

9

«Car il ne faut pas appeler fruit de vie celui que notre aïeule Eve mangea autrefois, mais bien toi, ô figue!

10

«Car pour s'être nourrie de ce fruit, Eve devint mortelle, et de plus toute sa lignée fut contaminée par le même mal.

11

«De toi, par contre, ô figue, alors que nous étions tout près de la mort, nous tiendrons la vie, car tu nous auras donné de quoi guérir».

12

Là-dessus, l'une saute dans les branches et casse des rameaux, l'autre secoue l'arbre.

13

Quand elles ont ramassé tout ce qu'elles peuvent porter à elles deux, voici que la troisième arrive de la pièce où l'on broyait.

14

Comme la quatrième, restée seule, ne savait que faire, craignant les sorciers et les voleurs, elle courut chez le voisin.

15

Elle frappa doucement à la porte, et elle vit apparaître un jeune homme de la maison même, dont le visage ressemblait à celui l'une demoiselle.

16

Croyant que c'était une demoiselle, elle lui révéla sa peine, et lui demanda de l'eau ou une petite gorgée de vin.

17

Quand il eut appris ce qui en était, il la fit entrer dans la maison et la régala de lait puisé à sa propre cruche.

18

En sortant de là, il la reconduisit aussi très volontiers à la pièce où l'on broyait, et il y broya un moment avec elle.

19

Puis, comme ils avaient entendu, de loin, le bruit que faisaient les autres qui revenaient, ils se séparèrent, après avoir échangé rapidement des baisers et des étreintes.

20

Pendant ce temps voici que, un bond après l'autre, à la façon

des grenouilles, arrivent les trois autres, leurs tabliers pleins de figues.

21

Prenant un air boudeur, la quatrième, que la troisième avait laissée là toute seule, se fâcha (ou plutôt fit semblant), en disant qu'elle était restée toute désemparée.

22

La troisième répondit: «Ce n'est pas ma faute, mais la tienne; c'est toi qui as eu le tort de ne pas venir avec moi.»

23

Le jeune homme, qui les écoutait dans les parages, réfléchit un instant à ce qu'il pouvait faire dans ces circonstances.

24

Puis, ayant remarqué qu'elles pouvaient, à la façon des jeunes, en venir des paroles aux mains, il sortit de sa cachette et alla les trouver.

25

Là il s'interposa, et, afin de réconcilier celles qui se querelaient, il envoya chercher du vin pour le marier aux figues.

26

Enfin, la paix étant faite, et le vin aussi étant arrivé à point, on l'acheva avec les figues, sans laisser de restes.

V

1

Ne pourriez-vous un jour vous lasser de me traiter si méchamment? Faute de pouvoir me faire entendre de vous, devrai-je toujours gémir?

2

Depuis longtemps déjà, comme vous le savez bien, c'est l'espoir que vous m'avez donné, et rien d'autre, qui me fait vivre.

3

Le pommier, s'il fleurit, et si, après avoir fleuri, il pousse des feuilles, porte ensuite des fruits quand la saison est venue.

4

Moi, au début, en guise de fleurs, j'ai trouvé en vous des caresses, et aussi, par la suite, tenant lieu de feuilles, des promesses, et assez grandes.

5

Mais à quoi bon, finalement, si, devenue semblable à l'aune après vous être couverte de fleurs et de feuilles, vous ne portez pas de fruit?

6

Pour vous voir j'ai fait quatre fois cinq lieues, et même dix de plus, non pas une fois, mais souvent.

7

Mais vous ne tenez pour rien la peine que je prends, et vous ne me remerciez pas de venir ainsi auprès de vous.

8

Au contraire, à ma vue, vous cherchez à vous cacher et à vous sauver; et au lieu de me souhaiter la bienvenue, vous me faites grise mine.

9

Malgré cela, de venir vous voir, ni éloignement ni grise mine ne me garderaient ni, excepté Dieu, personne au monde.

VI

*Eloge de feu M. Sauguis,
conseiller du Roi à la Cour suprême de Pau.
Sonnet.*

Les premiers maîtres, dans tous les travaux nouveaux, obtiennent beaucoup de louanges, parce qu'ils réalisent le commencement, qui est, dans la plupart des choses, la moitié de la besogne. Mais ceux qui portent ce travail à la perfection en ont encore

plus que s'ils le laissent incomplet ou imparfait sous quelque rapport.

C'est pourquoi toi, Sauguis, poète basque, tu dois mettre sur ta tête la coiffure de lauriers, car, comme tu as été, sur le Parnasse, nourri avec amour par les neuf soeurs, grâce à leur enseignement, tu as, à notre époque, achevé ce que les autres avaient juste commencé.

VII

Épithaphe de feu M. Arrain, juge de Soule.

Arrain, homme d'élite, favori de Thémis, Arrain, nourrisson des Muses, git enterré ici. Son corps a ici sa tombe; son âme a le ciel pour tombe.

VIII

Poème des sarcleuses.

L'attaque du côté du jeune garçon...

[La dernière page du supplément contenu dans l'exemplaire de Bayonne s'arrête là.]

